

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

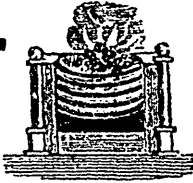
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES



Vol. I.

SAMEDI, 20 MARS 1841.

No. 18.

SOMMAIRE DES MATIERES.

LE COLONEL DE SURVILLE ; (suite et fin ;)
GEORGES.

LE COLONEL DE SURVILLE.

HISTOIRE DU TEMPS DE L'EMPIRE.

1810.

CHAPITRE XVIII.

LA FUITE.

Il est impossible de peindre le bouleversement des idées de Mme de Bracciano.

Il aurait fallu à Jeanne une force d'esprit peu commune pour résister au contraste qui la fit passer si brusquement des angoisses les plus douloureuses à la joie la plus délirante.

Tout-à-coup une effroyable crainte vint à la pensée de Jeanne...

Si Herman en recevant sa dernière lettre n'avait pu résister à ce nouveau coup qui renversait toutes ses folles espérances, si imprudemment éveillées par son premier billet !

A cette idée, Jeanne, dont la tête était déjà affaiblie par tant de secousses, eut, sinon un moment de folie, du moins d'égarement complet.

Elle se figura Herman mourant... mourant peut-être alors qu'elle voyait réaliser ses vœux les plus ardents.

A cette heure, qui lui envoyer pour lui apprendre ce bonheur inespéré ? Et puis aurait-il encore foi à une nouvelle promesse ? La première n'avait-elle pas été trop cruellement déçue ?

Jeanne n'hésita pas : oubliant sa réserve, sa timidité habituelle, ne réfléchissant ni à l'imprudence, ni à la gravité de sa démarche, se croyant d'ailleurs presque le droit de veiller sur les jours de celui qu'elle regardait déjà comme son époux, elle résolut d'aller elle-même tout apprendre à Herman.

J'aurais eu le courage d'aller lui dire de mourir... et de mourir avec lui, s'écria-t-elle... Pour-

quoi n'aurai-je pas le courage d'aller lui dire de vivre !

Elle prit à la hâte sa mante, son chapeau, descendit par le petit escalier qui donnait dans son cabinet de toilette, passa devant la loge du portier encore faiblement éclairée, frappa aux carreaux. La porte s'ouvrit.

Jeanne sortit de l'hôtel de Bracciano.

La nuit était pluvieuse et froide.

L'hôtel de Bracciano, situé rue du Faubourg-Saint-Honoré, n'était pas très-éloigné de la demeure d'Herman.

Quelquefois, Jeanne, passant en voiture devant cette humble retraite, avait jeté sur cette maison si pauvre un regard mélancolique.

Dans son exaltation, Jeanne oublia la nuit les craintes qu'elle devait avoir, et s'aventura seule dans ces rues sombres et désertes.

Elle marchait d'un pas rapide, songeant à la ravissante surprise qu'elle allait causer à Herman. Craignant d'arriver trop tard, elle maudissait sa faiblesse, son émotion, qui l'empêchait d'avancer aussi vite qu'elle aurait voulu.

Au bout d'un quart d'heure, elle se trouve en face du terrain isolé au milieu duquel était bâtie la maison occupée par Herman.

Elle vit une lumière à travers les vitres de sa chambre.

Son cœur battait à se rompre, elle entra.

Par hasard elle trouva la porte de l'allée entr'ouverte.

La maison n'avait que trois étages, et était sans profondeur. On ne pouvait se tromper.

Jeanne monta rapidement les escaliers. Le portier, qui dormait sans doute, ne lui parla pas.

Arrivée au palier du second étage, elle ouvrit brusquement la porte en s'écriant : Herman, nous sommes sauvés.

Quelle fut sa surprise... il n'y avait personne dans cette chambre.

Une lampe brûlait sur la table...

Qu'était devenu Herman ?

Jeanne frémit d'épouvante. Peut-être était-il sorti pour mettre fin à ses jours...

Où devait-elle aller ? que devait-elle faire ?

Bientôt une secrète et involontaire espérance se glissa dans son cœur... Dans la naïve et ardente superstition de son amour, elle ne crut pas possible que la Providence eût laissé Herman attenter à ses jours, au moment même où elle venait lui annoncer leur bonheur commun.

Ramenée par ces pensées aux sentimens religieux, elle se jeta à genoux et pria avec ferveur.

Elle demandait pardon à Dieu des pensées qui l'avaient un moment égarée. Elle lui rendait grâces d'avoir suggéré à M. de Bracciano la résolution qu'il avait prise.

Rassurée et calmée par la prière, elle se releva.

En jettant les yeux autour d'elle, elle aperçut un papier-placé sur la cheminée où fumaient des tisons à demi-éteints.

C'était l'écriture d'Herman ; elle lut ces mots :

—*Je vais rentrer à l'instant... Une heure du matin.*

—*Merci... merci... ô mon Dieu ! il est sauvé, dit Jeanne en tombant à genoux. Sans doute, s'écria-t-elle, ces mots m'étaient destinés... Le malheureux m'attendait !.. oh ! le noble cœur qui n'a pas doute de moi... de mon courage... de ma résolution !*

Complètement rassurée par ces mots tracés sur ce papier, qu'elle baisa pieusement, elle examina avec une touchante curiosité l'intérieur de cette demeure si pauvre ; les vivres d'Herman, un portrait de femme d'une rare beauté, vêtue d'un costume étranger, et dont les traits offraient une ressemblance si frappante avec ceux d'Herman que Jeanne reconnut sa mère.

Ses yeux se mouillèrent de larmes en songeant à ce que Herman lui avait raconté de son enfance, et de l'amour de cette pauvre mère, qui avait si longtemps veillé près de lui en habit de deuil.

Jeanne fut tirée de ces réflexions à la fois douces et mélancoliques par un bruit de voix qu'elle entendait sur l'escalier.

Elle tressaillit, ce n'était pas la voix d'Herman.

On prononça le nom de ce dernier, elle écouva.

—*Tu dors, vieil ivrogne !.. Je te demande si Herman est rentré, disait une voix rauque et enrouée.*

—*Voyez y voir, répondit le portier d'un ton bourru.*

—*Que mille millions de tonnerres t'enlèvent et te crévent... dit la voix.*

Jeanne entendit un pas lourd dans l'escalier.

Epouvantée, ne sachant quel parti prendre, elle hésita un moment.

L'homme, qui montait toujours, arriva sur le carré.

Eperdue, Jeanne regarda autour d'elle, vit la porte vitrée d'un cabinet d'alcove recouverte d'un rideau.

Elle ouvrit cette porte, entra dans ce réduit.

Se soutenant à peine, elle s'appuya sur la porte qui masquait la cachette où Boisseau était enfermé depuis la veille.

Soulevant avec effroi un coin du rideau, Jeanne regarda dans la chambre et vit entrer Pierre Herbin.

La figure repoussante de cet homme causa une nouvelle frayeur à la malheureuse femme ; elle ne pouvait concevoir quel rapport Herman pouvait avoir avec un pareil personnage.

Pierre Herbin s'approcha de la table, vit le papier qu'Herman avait laissé et le lut...

—*Où diable peut-il être allé à une heure du matin ? dit-il, en réfléchissant.— Il en est bientôt deux, comment n'est-il pas encore rentré ?... Ça m'inquiète, moi qui ai tant de choses à lui dire... mais j'entends des pas dans l'escalier... c'est lui..*

Herman Forster parut.

CHAPITRE XIX.

CONFIDENCES.

Un des carreaux de la porte vitrée était cassé et recouvert par un rideau.

Jeanne entendit l'entretien suivant :

—*Eh bien ! le duc ?—dit Herman, avec inquiétude,—consent-il au divorce maintenant ?*

—*Enfoncé, le duc ! une peur de chien !—s'écria Pierre Herbin, avec un éclat de rire brutal.*

—*Que te disais-je ? que l'effet du dossier de Dijon serait immense... Pourquoi aussi t'obstinais-tu à ne produire ces pièces que dans un cas désespéré ?—dit Herman.—Peur te décider à t'en servir, il a fallu la lettre de tantôt, où la duchesse me menaçait de venir mourir avec moi, et du diable si j'en avais envie, de mourir !*

—*Tu n'en avais pas plus envie que moi, je le sais bien ; mais quant à ces pièces, sans doute j'hésitais à m'en servir contre le duc... Ecoutes donc, tu m'as promis une honnête aisance, si l'affaire réussit... Soit ; mais un homme, dans la position de ce traître de Bracciano, est toujours un ennemi très-dangereux ; tôt ou tard il vous rattrape ! Pourtant le cas était pressant ; tu ne voulais pas faire ta partie dans le duo mortuaire que te proposait la belle aux yeux doux ; il fallait donc agir sur-le-champ, et j'ai agi... Ah ça ! d'où diable viens-tu ?*

—*De l'hôtel de Bracciano ; après ton départ j'ai réfléchi au sens de la lettre de la duchesse*

il m'a paru assez ambigu... Ces mots : *Vous ne mourrez pas seul*, ne m'ont pas semblé clairs. J'ai craint que, dans son désespoir, il ne lui prit la fantaisie de venir ici mourir avec moi d'un peu trop bonne heure... et qu'elle ne parût de chez elle, avant que le dossier de Dijon n'eût fait son effet sur son mari... je lui ai écrit un mot à la hâte pour la supplier d'attendre jusqu'à demain.—J'ai couru à son hôtel pour lui faire tenir ce mot, mais il était trop tard. En vain j'ai frappé... personne ne m'a ouvert, et je reviens avec ma lettre.

—Ah ! bah !... dit Pierre Herbin, il n'y a pas de risque que ta belle aux yeux doux fasse un coup pareil ; c'est une mijaurée, une vertu à trente-deux karats ; ça veut, comme dit cet autre, avoir les plaisirs du fruit défendu et les honneurs de la morale ; ça veut épouser son amant à la barbe de son mari, mais ça ne viendrait pas chez un *Monsieur*, même pour y décéder... Quand elle t'a écrit cela... elle pensait peut-être à faire son solo funèbre de son côté, croyant bonnement que tu ferais le tien...

—Tu as peut-être raison ; le fait est qu'elle n'est pas venue. Voici trois heures du matin ; il n'y a pas d'apparence qu'elle arrive à cette heure. Ah ça ! raconte-moi donc ton entrevue avec le duc, et dis-moi aussi pourquoi tu reviens si tard.

—Pardieu ! est-ce que, en sortant de l'hôtel, je n'ai pas été faire le pied de grue aux environs de la maison de cet infernal colonel pour savoir si par hasard il n'était pas arrivé... cette nuit ?

—Lui ! mais il est en mission à Vienne.

—Mais il a quitté sa mission malgré tout ce qui peut lui arriver. L'Empereur est furieux et veut le faire enfermer à Vincennes.

—Et ! pourquoi revient M. de Surville ?

—Tu ne devines pas ça... pour enlever la belle aux yeux doux à tes *machinations diaboliques*, comme il disait dans sa lettre à cet imbécille que nous avons coffré.

—Malédiction ! s'écria Herman en se levant : —Cet homme reviendrait !—Mais tout serait perdu !

—C'est pour cela, qu'il faut agir promptement et sans délai !... Le duc consent au divorce... Ah !... ah !... ah !... ajouta Pierre Herbin, avec un éclat de rire cynique.—Si tu avais vu sa figure, quand je lui ai prouvé clair comme le jour que Montbard, le soi-disant soldat aux gardes, qu'il avait fait guillotiner, était le marquis de Souvry, le père de sa femme... et qu'il se trouvait tout bonnement avoir fait couper le cou à son beau-père ! c'était à payer sa place, rien que pour voir son air consterné... Une seule

chose m'a été pénible dans tout ça, ç'a été de parler de ton père, de mon pauvre Jacques Briot. Ah ! alors, je valais mieux que je ne vaux maintenant !—Après un moment de silence, Pierre Herbin reprit :

—Eh bien ! tu me croiras si tu veux, mais ça me retournait le cœur de parler de ce temps-là... Je ne veux pas me faire meilleur que je ne le suis ; mais vrai, le sang me bouillait dans les veines, en me retrouvant face à face avec ce misérable, qui avait poursuivi mon pauvre ami jusqu'à sa mort avec tant d'acharnement.

—Nous aurons vengé mon père, en frappant le duc dans ce qu'il a de plus cher, dans son ambition et dans sa fortune !

—Ou plutôt dans la fortune de sa femme,—dit Pierre Herbin.—Puis, comme s'il eût voulu échapper aux sombres pensées qui l'agitaient, il s'écria avec une gaieté factice :

—Ah ! scélérat que tu es... une fois riche, vas-tu t'en donner du luxe, de la splendeur, et tout le tremblement ! Et puis les demoiselles... hem ! Je te connais, beau masque. Les coups de canif dans le contrat iront un fameux train...

—Vous êtes un vieux médisant, Monsieur Pierre Herbin ; voulez-vous bien vous taire !—dit Herman en souriant, et en frappant gaîment son camarade sur l'épaule.

—Puis, il ajouta avec un soupir.—Ah ! mon Dieu ! ne vendons pas la peau de l'ours avant de...

—Ah ! pardieu ! la jolie petite oursonne est dans nos filets. Demain, la demande en séparation est signée....

—Et si après-demain cet infernal colonel arrivait ! dit Herman d'une voix sourde.

—Sois tranquille, après demain cet infernal colonel n'arrivera pas... ne peut pas arriver... toute ma crainte était qu'il ne fût venu aujourd'hui. Maintenant je suis tranquille.

—Comment cela ?

—Dans mon entretien avec le duc, il lui est échappé de me dire qu'il croyait que tout ce tapage matrimonial était causé par le colonel. La preuve que le duc en donnait, c'était que M. de Surville quittait précipitamment sa mission pour revenir à Paris jouir sans doute des bénéfices du divorce ; il ajouta que j'étais son instrument. Alors il me vint une idée lumineuse, c'était le moyen tout trouvé d'empêcher le colonel d'agir, dans le cas où il serait arrivé à Paris. —Pour te prouver, citoyen, lui dis-je, que je ne suis pas l'instrument du colonel, je te prie, et même je t'enjoins, de par le pouvoir que j'ai sur toi, de t'entendre avec le ministre de la police (avec l'agrément du grand Napoléon,

« qui ne le refusera pas), pour faire arrêter et coffrer Surville dès son arrivée à Paris. Son signalement, donné aux barrières, suffira pour « çoi. » — *C'est vrai*, — me dit le duc. — Bravo, dit-je... tu vois donc bien que, dès que Surville mettra le pied à Paris il sera coffré, ce qui nous rassure complètement et nous donne toute latitude. — Eh bien ! que dis-tu de cela ? Est-ce bien joué ?

— A merveille ! Je n'aurais pas mieux fait.

— Voyez-vous ça, le blanc-bec. Mais il faut maintenant, par tous les moyens possibles, engager ta belle à quitter Paris pour attendre le moment du divorce... à aller à la campagne, où tu la suivras, et surtout obtenir d'elle que le lieu de votre résidence soit gardé secret... De cette façon, lors même que le colonel sortirait de Vincennes avant ton mariage, il ne pourra pas te nuire... La duchesse doit consentir à ce départ... Je sais bien que tu m'as dit qu'elle était un peu bégueule ; mais une fois le divorce demandé et accordé par son mari, que pourrait-elle objecter ? quand tu lui diras surtout, comme nous en sommes convenus, que ta vie est menacée par les membres du tribunal secret de la jeune Allemagne... et qu'il faut pendant quelque temps qu'on ne sache pas où tu es. Ah ! ah ! ah ! la bonne histoire... elle vaut tous les autres contes. As-tu au moins préparé cette bourde dans le roman que tu lui as fait sur tes jeunes années ? sur ton intéressante enfance ?... Ah ! ah !... en voilà, une bonne... Quelle imagination !... Ce vieux ministre ! sa femme jalouse de tes succès dans tes études... Ah ! scélérat !... tu étais né pour être poète et comédien... Mais que diable, as-tu ? réponds donc, à quoi réfléchis-tu ainsi ?

— Je pense qu'après tant de peines, tant de soins, au moment de toucher au port, nous y ferons peut-être naufrage... si cette damnée femme refuse d'aller à la campagne, de s'y tenir secrètement et s'entête à attendre à Paris la fin légale du divorce. Rien ne pourra la faire changer d'avis, car c'est en tout et pour tout Madame Prudence, Madame Convenance. Dans ce cas, que ferai-je ?... Tôt ou tard le colonel parlera... Ah ! être si près de saisir la fortune, et la voir peut-être vous échapper !

— Allons donc ! tu es un enfant... elle ne t'échappera pas, si tu sais mener ta barque ; voyons, il faut toujours supposer le pis... Eh bien ! j'admets que le colonel échappe aux pièges que nous lui avons tendus, qu'il arrive demain... qu'il parle...

— Tu me fais frémir !!

— Eh bien !... voyons... après tout, que dira-t-il ?... Ce qu'il a appris à Vienne par un in-

crovable hasard... que tu as été condamné à dix ans de prison pour...

— Pierre ! s'écria Herman en interrompant Herbin.

— Allons, allons... que tu as été condamné à dix ans de prison pour abus de confiance, c'est plus honnête. Qui prouvera ce qu'il avance !... Qui constatera l'identité ? Tu as été condamné sous le nom de Jacques Butler. Mais tu as des papiers en règle sous le nom d'Herman Forster... mais tu as un front d'airain... mais tu soutiendras mordicus que Surville ment comme un laquais, et que c'est la jalousie qui le fait parler... Tu as le cœur de la dame... il n'aura que ton oreille... Or donc, tu seras cru ; il ne le sera pas...

— Tu as peut-être raison... tu me rassures... Mais comment le colonel a-t-il découvert ma mère à Vienne ?...

— Est-ce que les amoureux ne sont pas capables de tout ? et le diable sait si ce Surville est amoureux de ta future femme ! Je suis sûr qu'il l'est autant que tu l'es peu... mais c'est toujours comme ça. On n'aime que ceux qui ne vous aiment pas : et vice versa. Est-ce vrai ?

— Vous me calomniez, M^r Herbin... Madame de Bracciano m'apportera une fortune immense en biens-fonds, sans compter les espérances ; je lui en serai toujours reconnaissant, profondément reconnaissant...

— Et tu garderas ton cœur et ton amour pour cette drôlesse de Juliette qui te trompe. Ah ! qui te trompe ! c'en est une bénédiction...

— Je vous prie de ne pas parler ainsi de Juliette, Pierre Herbin, vous savez que je n'aime pas cela, — dit Herman d'un ton sérieux.

— Ah !... ah ! reprit Pierre Herbin... Voilà du nouveau... Je donnerais quelque chose pour que quelqu'un nous entendît !... Quel magnifique trait de caractère !... Il me laisse me moquer tout à mon aise... d'une duchesse, la vertu même, qui voulait mourir pour lui, qui va lui apporter une fortune immense ; et il me fait les grosses dents, parce que j'appelle drôlesse une sauteuse de petit théâtre dont il est affolé.

— Pierre... Pierre... vous abusez cruellement des obligations que je vous ai, dit Herman d'un ton sérieux et véritablement pénétré.

Pierre Herbin se croisa les bras, et s'écria. — Mais c'est superbe, ma parole d'honneur... c'est magnifique... c'est qu'il croit véritablement ce qu'il dit... c'est qu'il l'éprouve... Puis il ajouta, avec une emphase comique !... O humanité !... humanité ! tes secrets sont impénétrables !... La duchesse a deux soupirants, Herman et Surville ; l'un, grand seigneur, beau, brillant, spirituel, loyal, brave, généreux, et par dessus tout,

amoureux ! l'autre, aussi beau comme un ange, c'est vrai, mais méchant comme un démon, mais mauvais sujet, mais pauvre, mais avide, mais rusé (et qui, par dessus tout, n'aime pas la dame, et ne songe qu'à sa grande fortune). Eh bien ! qui choisit-elle, cette sentimentale duchesse ? Herman Forster !... et voyez comme tout se tient ! Herman Forster, à son tour, peut choisir entre deux femmes, l'une belle, vertueuse, dévouée, grande dame qui l'adore ; l'autre, petite malheureuse, au minois chiffonné, à l'œil libertin, à la conduite perdue... Que fait-il ? Il épouse la grande dame, parce qu'elle est riche ; mais c'est le minois chiffonné qu'il aime à la rage !... Enfin, dis... Est-ce vrai ?

—Vous êtes un grand philosophe, Pierre Herbin ; mais vous ne dites là rien de nouveau... il en est ainsi depuis que le monde est monde. La faute en est à la nature.

—Bonne excuse, sur ma parole... Mais sais-tu que tu me fais quelquefois trembler avec ton air doux et patelin ?... A propos de cela, sais-tu aussi que je crains souvent que tu ne refuses de me payer l'obligation de cent mille écus que tu m'as souscrite lorsque tu seras en possession des biens de la belle aux yeux doux ?... Tu es mineur, et ce titre peut être récusé par toi.

—Peux-tu penser cela, Pierre ?

—Certainement, je le pense. Mais je n'avais aucun moyen de t'engager autrement, et puis, après tout, tu es le fils d'un honnête homme que j'aimais quand j'étais honnête homme moi-même... En admettant que tu pousses l'ingratitude jusqu'à nier ses promesses, je me consolerais pensant que j'ai fait ce que j'ai fait pour la mémoire de ton père ; entends-tu, diabolique personnage ?...

—Diabolique personnage ? dit Herman en haussant les épaules.—Et en quoi suis-je si diabolique ? Ai-je pu empêcher cette femme de se jeter à ma tête ? Ne m'a-t-elle pas fait toutes les avances, avances les plus vertueuses du monde ? Je me plais à lui rendre cette justice, avances que ma réserve, habilement calculée, avait provoquées sans doute... Eh bien ! soit... mais c'est de bonne guerre... L'affaire était assez grave... (quatre millions de fortune, sans compter la tante) pour que je jouasse serré, comme on dit... Maintenant la loi autorise la duchesse à m'offrir sa main et son immense fortune ? en tout bien tout honneur. J'accepte... morbleu... j'accepte de grand cœur ! Où est le mal ? Est-ce ma liaison avec Juliette que vous me reprochez, M. Herbin ?... Eh bien ! après tout... quand je donnerais un millier de louis par an à cette gentille fille, qui m'aidera à supporter les ennuis de son mariage comme elle m'a aidée à supporter les

ennuis de ma vie de garçon, où serait encore le mal ? Est-ce que cela ne se fait pas tous les jours ? Pourvu qu'on y mette des égards, du mystère... une femme qui sait vivre... et je vous réponds que Mme Herman saura vivre. Je le lui apprendrai. Une femme qui sait vivre, ferme les yeux sur ces choses-là...

Pierre Herbin resta stupéfait ; malgré sa grossièreté, cet homme semblait effrayé de ce froid cynisme d'Herman.

—Ah ça ! lui dit-il, vraiment, tu n'aimes pas du tout d'amour cette jolie femme !

—C'est bizarre, si vous voulez... mais on n'est pas maître de cela... L'amour ne se commande pas... Je l'estime, si vous voulez... quoiqu'avec elle je ressente toujours une sorte de gêne dont je lui en veux presque... car cette gêne me fait sentir la distance qui nous sépare... Et puis elle me donne tant... qu'au bout de quelques mois de mariage, les premières illusions passées, elle me reprochera, j'en suis sûr, la fortune qu'elle m'aura apportée... Sa fortune... je suis sûr que ce sera son grand mot !... son grand cheval de bataille !

—Bravo... mon garçon... par cette prévision... tu atteins le sublime de l'ingratitude... Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. Ainsi donc, c'est cette coquine de Juliette qui possédera seule ton noble cœur ?

—Es-ce ma faute à moi... si elle m'a ensorcelé ! Elle a quelque chose de si piquant !!!... Allons... allons, Monsieur Pierre Herbin, ne songeons pas à cela... songeons à mon mariage d'abord, puisque, par un bienheureux hasard, M. le duc de Bracciano étant accusateur public... a fait...

Herman fut interrompu.

La porte du cabinet où était Jeanne s'ouvrit.

La malheureuse femme sortit :

Elle était pâle comme un spectre... et pouvait à peine se soutenir...

Sans prononcer un seul mot, sans jeter un regard sur Herman et sur Herbin, qui restaient pétrifiés, elle se dirigea lentement vers la porte...

Elle en touchait le seuil... lorsque Herman, sortant de sa stupeur, se précipita vers elle, la saisit rudement par le bras, ferma la porte et s'écria :—Vous ne sortirez pas...

CHAPITRE XX.

HERMAN FORSTER.

Pendant quelques momens, les trois acteurs de cette scène gardèrent un profond silence.

La lampe jetait une clarté faible et vacillante ;

le vent mugissait au dehors ; la pluie fouettait les vitres.

Saisie d'épouvante, brisée par cette dernière et horrible secousse, Jeanne était tombée à genoux. Elle portait une robe de soie brune, qui rendait sa pâleur plus effrayante encore...

Herman, debout, la tenait toujours par le poignet ; le bras de la malheureuse femme était inerte ; elle semblait mourante.

Les traits d'Herman se bouleversèrent ; cette figure, d'une beauté accomplie, devint repoussante, sa lèvre supérieure se retroussa par une sorte de convulsion hideuse ; l'on vit ses dents serrées par la rage souillées d'écume... ses yeux ronds s'ouvrirent démesurément ; leur pupille, en se contractant, laissa voir autour d'elle un orbe blanc injecté de sang.

Herman serrait si violemment le frère poignet de Jeanne dans ses mains courtes et rouges, aux ongles livides, que la main de la jeune femme, de blanche qu'elle était, devint d'un rose vif.

L'expression des sentimens les plus détestables s'amoncelait sur le front d'Herman... comme les sombres nuées d'orage sur un ciel d'abord pur et serein.

La haine... la vengeance... la fureur s'y lisaient en traits épouvantables...

Muet... il regardait fixement Jeanne...

Celle-ci agenouillée, à moitié pliée sur elle-même, la tête renversée en arrière, la bouche entr'ouverte, ne le quittait pas non plus des yeux.

Elle semblait fascinée par l'horrible regard de cet homme, dont elle ne pouvait détacher la vue.

Pierre Herbin, assis auprès de la table, tenait de la main droite une plume qu'il avait machinalement prise pendant son entretien avec Herman ; sa main gauche, ouverte et levée, exprimait un étonnement profond, le col avancé, les yeux fixés, il contemplait la duchesse avec une stupeur incroyable.

La physionomie de cet homme, quoique sinistre et repoussante, semblait douloureusement émue... Ses traits se contractèrent plusieurs fois... comme s'il eût éprouvé une violente lutte intérieure...

Herman rompit le premier le silence en disant à Jeanne d'une voix terrible... Que venez-vous faire ici... nous espionner ?...

Madame de Bracciano ne répondit pas... l'horreur la strangulait... elle ne put que faire un mouvement négatif et suppliant... Deux larmes coulèrent le long de ses joues marbrées.

Herman frappa du pied avec rage, et secouant

rudement le poignet de Jeanne, il ajouta :—Vous voilà bien avancée, n'est-ce pas ?

—Grâce !... grâce ! murmura-t-elle, en tâchant de dégager son poignet de la douloureuse étreinte d'Herman.

—Allons... allons... Herman, du calme, de la modération,—dit brusquement Pierre Heebin qui, malgré son cynisme, n'approuvait pas la brutalité de son compagnon.

—Asseyez-vous !—dit durement Herman, en abandonnant le main de Jeanne.

Pierre Herbin, plus pitoyable, aida la pauvre femme à s'asseoir, pendant que Herman marchait à grands pas dans la chambre.

Il ne savait que résoudre.

Un moment il eut la pensée d'essayer de tromper encore Jeanne, de lui dire qu'il la savait là ; que sa conversation avec Pierre Herbin, n'avait été qu'un jeu cruel ; mais cette fable était inadmissible.

Voyant ses projets désespérés... Les sermens les plus horribles commençaient à bouillonner en lui.

De même que les natures généreuses ne se développent dans toute leur splendeur que lors des circonstances extrêmes, de même aussi les natures perverses n'atteignent les derniers degrés du crime que lors des événemens décisifs...

Mille projets confus se heurtaient dans sa tête.

—Que faire... maintenant ? que faire ?—s'écria-t-il, en s'arrêtant brusquement devant Pierre Herbin.

Mme de Bracciano, incapable de dire une parole, la figure cachée dans ses deux mains, faisait entendre de temps à autre un sanglot convulsif.

—Que faire ?—dit Pierre Herbin,—le diable le sait. Ah ! maudit soit cet ivrogne de portier, qui ne m'a pas dit qu'il y avait quelqu'un ; nous n'aurions pas parlé comme nous l'avons fait... Madame n'aurait rien su. Ce qu'on ignore, est comme non avenu, et si tu y avais mis des formes, elle aurait longtemps conservé son illusion ! Maintenant, je conçois qu'elle hésite et qu'elle n'ait pas de toi la meilleure opinion du monde.

—Il ne sera pourtant pas dit que je renoncerais à tout... au moment où tout allait réussir,—s'écria Herman, en frappant du pied avec rage,—ou si je suis forcé d'y renoncer, je me vengerai du sort... qu'importe sur qui ?

—Mais que veux-tu faire encore nne fois ? dit Pierre Herbin...

—Je n'en sais rien... mais elle est en mon pouvoir ! et par l'enfer, puisque sa démarche renverse toutes mes espérances, il faudra que j'en tire

un avantage... je ne sais lequel. Si je n'y puis parvenir... eh bien ! au moins, je te le répète, je me vengerai.

—Te venger ? te venger ?... sur elle !—dit Pierre Herbin, révolté de cette cruauté stupide et aveugle.

—D'abord, elle ne sortira pas d'ici... on s'apercevra demain matin de son absence... la voilà compromise !

Pierre Herbin haussa les épaules.

—Tu seras bien avancé... D'ailleurs elle ne voudra pas rester ici... et si on la cherche...

—Si on la cherche, on ne viendra pas la chercher ici... puisqu'on la croit amoureuse de ce colonel que Dieu confonde.

En entendant ces deux hommes disposer ainsi de son sort, Jeanne écouta leurs paroles, malgré son effroi.

—Mais elle criera, reprit Herbin.

—Une fois renfermée dans la cachette que nous avions préparée dans le temps pour la recevoir et la soustraire à tous les yeux, dans le cas où elle aurait consenti à abandonner son mari, ses cris seront inutiles.

—Malédiction !... et l'autre !!!... s'écria Pierre Herbin en frappant dans ses mains.

—Quel autre ?

—L'émissaire du colonel.

—C'est vrai... je l'avais oublié...

—Et moi aussi... depuis la nuit d'avant-hier il n'a pas mangé, s'écria Pierre Herbin, en se précipitant vers le cabinet dans lequel s'ouvrait la cachette où était renfermé le malheureux Boisseau.

—Uu instant... —dit Herman, —qu'en ferons-nous ? Il dira tout...

—Le malheureux, il doit être épuisé par la faim !

—Eh ! tant mieux, qu'il meure, nous en serons débarrassés.

—Imprudent !...

—Tiens, vois-tu ? s'écria Herman dans un accès de fureur épouvantable, je sens, à la soif de vengeance qui me dévore, que je suis né dans un temps de crime et de massacre. Oui, je suis né sous une sanglante et fatale influence ; le sang de mon père a arrosé mon berceau... je suis capable de tout... de la tuer... de me tuer moi-même... si je vois mes projets renversés...

—Herman, tu me fais peur... —dit Pierre Herbin, qui malgré lui pâlit en voyant l'expression de rage et de férocité qui contractait les traits d'Herman.

Puis, cédant à un sentiment de pitié qui prouvait que tout bon sentiment n'était pas éteint en

lui, il s'écria en se rapprochant de Jeanne, qui, aux menaces d'Herman, avait relevé sa tête, et le regardait d'un air égaré... tu me fais peur, c'est vrai, mais je te braverai... plutôt que de me rendre complice d'aucune méchante action... envers Madame... je la prends sous ma protection, et nous verons si, tout vieux que je suis, je ne saurai pas bien le mettre à la raison... Ne craignez rien, Madame... Pierre Herbin est un vieux méseérable, mais il ne souffrira jamais qu'en sa présence on maltraite une femme... une femme comme vous... Malheureux, ajoute-t-il en se retournant vers Herman, —songe donc qu'elle venait mourir avec toi !!!

—Et qu'avais-je besoin de sa mort !!! c'est son stupide empressément qui a tout perdu !

—Oh ! mon Dieu !!! —s'écria Jeanne avec accablement.

—nfâme !!! —dit Pierre.

—Pierre Herbin, prends garde... j'ai un nuage rouge devant les yeux, dit sourdement Herman.

—Il serait vert, bleu ou jaune, que cela n'y ferait rien... Madame... ne craignez rien, vous dis-je ; je suis là...

En entendant ces mots prononcés d'un accent pénétré, Jeanne eut une lueur d'espoir ; par un mouvement naturel à tout être qui trouve un secours inespéré dans un pressant danger, elle saisit la main de Pierre Herbin dans les siennes, en s'écriant : —Sauvez-moi... sauvez-moi...

—N'ayez pas peur... vous dis-je... tant je serai là...

—Et y resteras-tu, là ? —s'écria Herman en se précipitant sur son compagnon infirme et âgé, et le repressant si vigoureusement, qu'il alla trébucher près de l'alcôve.

—Au secours !... mon dieu !... au secours !... s'écria Mme de Bracciano.

—Tonnerre et sang !... s'écria Pierre Herbin, en se relevant, —tu as porté la main sur moi !

—Si tu approches, je te tue !... s'écria Herman en tirant de sa poche un poignard dont il le menaçait.

A ce moment, le bruit lointain du galop de deux chevaux retentit sur le pavé de la rue...

Herman se précipita à la fenêtre, l'ouvrit, et tâcha de voir dehors.

Les chevaux approchaient de plus en plus.

Enfin ils arrivèrent près de la maison, s'arrêtèrent, et on entendit frapper à la porte à coups redoublés....

—La nuit est si noire que je ne distingue rien, dit Herman à voix basse.

Puis, refermant la fenêtre à la hâte avec un mouvement plus rapide que la pensée, sans que

Pierre Herbin pût s'y opposer, occupé qu'il était aussi du bruit des chevaux, il prit violemment Jeanne par le bras, ouvrit le cabinet de l'alcôve, la porte secrète de la cachette où était enfermé Boisseau depuis la veille, et y poussa Mme de Bracciano, malgré ses faibles et impuissans efforts, malgré ses cris, qu'il étouffa en lui mettant la main sur la bouche.

CHAPITRE XXI.

SECOURS.

On continuait toujours de frapper à la porte de la rue.

—Remontez chez vous, Pierre Herbin, dit Herman à voix basse.—Je ne sais ce que c'est, je vais me coucher tout habillé pour ne pas donner de soupçons...

—Quoique tu m'aies frappé, et que tu sois l'homme le plus méchant que je connaisse, dit Pierre Herbin, je ne te laisserai pas seul dans un moment pareil... Il y a peut-être du danger ; on s'est peut-être aperçu de la fuite de la duchesse.. Voyons... du sang-froid...du calme...vite...un fauteuil...assieds...la table entre nous...mets-y ce pot à tabac...donne-moi une pipe... tisonne le feu... et ayons l'air de causer de la pluie et du beau temps au coin du feu... Ecoute, on frappe toujours. Cet ivrogne de portier dort comme un sourd...

Silence ... dit Herman en avançant la tête,—ou a prononcé mon nom.

—Si l'ordre n'avait pas été donné d'arrêter le colonel aux barrières, je croirais que c'est lui, dit Pierre Herbin.

—Lui... s'écria Herman,—je le tuerais... maintenant,—je le tuerais... maintenant qu'il pourrait épouser cette femme... Je te dis que je le tuerais..

—Fou que tu es, si on te laissait faire, ce serait bientôt la fin du monde,—dit Herbin, en allument sa pipe, puis il ajouta :—Il serait peut-être plus prudent d'al'ér ouvrir nous-mêmes ... ça éloignerait tout soupçon. Je vais toujours voir qui frappe.

Ce disant, pendant qu'Herman allait écouter sur le palier de l'escalier, afin d'entendre si le portier se levait, Pierre Herbin ouvrit la fenêtre, avança la lampe au dehors, et à sa clairote vacillante aperçut deux hommes à cheval.

Les galons ou broderies dont était chargée la veste de l'un d'eux, brillaient dans l'obscurité...

Que voulez-vous, s'écria Pierre Herbin. on ne fait pas un tel bruit à cette heure dans une maison paisible... c'est indécent !

—Je veux parler à M. Herman Forster à l'instant même, dit une voix qui arriva au troisième étage, affaiblie par les mugissemens du vent.

—Revenez demain matin, dit Pierre Herbin.

Au lieu de lui répondre, les deux hommes partirent précipitamment dans l'allée.

Le portier venait sans doute de leur ouvrir.

Les chevaux, fatigués, restèrent exposés à la pluie, qui tombait à torrents.

Pierre Herbin referma la fenêtre, et vit Herman blotti en embuscade derrière la porte de la chambre, tenant, d'une main, le pêne de la serrure, et, de l'autre, son poignard levé...

—Un assassinat, s'écria-t-il... diable ! je n'en mange pas ! Il est donc enragé, ce malheureux-là.

A peine avait-il prononcé ces mots, en se jetant sur Herman, que la porte s'ouvrit brusquement, et le coup destiné à la personne qui entra la première, atteignit Pierre Herbin au bras, et lui fit une légère blessure.

Tout ceci se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour écrire.

La lutte d'Herman et de son compagnon dura à peine une seconde, pendant laquelle Herman, tâchant d'arracher son poignard des mains ensanglantées de Pierre Herbin, s'écriait :—Laisse moi... je veux le tuer...

—Tu ne tueras rien du tout, dit une voix rude.

Et l'un des nouveaux arrivans, l'ex-dragon Glapisson, se joignant à Pierre Herbin, désarma Herman, après une vigoureuse résistance...

—Menagez-le, dit l'autre personne.

—Oui, mon colonel, dit Glapisson, je veux seulement lui ôter cette épingle.

—M. de Survilie ! s'écria Pierre Herbin, en se retournant.

—Oui misérable que vous êtes... et j'arrive à temps pour vous traiter comme vous le méritez...

—Monsieur, vous n'êtes pas juste, dit Pierre Herbin, en montrant le sang qui couvrait sa main et coulait de la blessure de son bras. Je me suis jeté au devant du coup qui vous était destiné.

—Il serait... dit Raoul d'un air étonné ! Alors, pardon, Monsieur... Mais vous sachant l'ami de cet homme, (et il montra Herman) je devais vous croire son complice.

Il était évident que le colonel ne savait pas que Mme de Bracciano était chez Herman.

Le premier mouvement du colonel eût été de la chercher.

Herman eut un moment de vague espoir ; si Pierre Herbin ne partait pas, la cachette, où était renfermée Jeanne, n'était pas découverte, et quoi-

que les projets d'Herman ne fussent pas arrêtés, le gain de quelques heures importait beaucoup à sa vengeance.

S'il n'eût pas entendu la voix du colonel, Herman et Herbin auraient eu de la peine à le reconnaître.

Voulant voyager plus inconnu et surtout avec une plus grande rapidité, M. de Surville s'était vêtu en courrier ; sa veste verte galonnée d'or, sa culotte de daim et ses bottes fortes étaient souillées de boue et ruisselaient de pluie. Il arrivait de Vienne à franc étrier.

Les ordres que le ministre de la police avait donnés aux barrières de Paris d'arrêter M. de Surville, avaient été ainsi éludés !

Ou prit Raoul pour un courrier de cabinet : il passa.

Il se rendit d'abord chez lui.

Apprenant la disparition de Boisseau, un secret instinct lui dit qu'Herman n'était peut-être pas étranger à cet événement.

Pouvant avoir besoin d'aide, il ordonna à Glapisson de monter le cheval du postillon, et arriva bientôt, ainsi que nous l'avons dit, dans la demeure d'Herman.

Pour que la conduite du colonel de Surville soit appréciée dans toute sa valeur, nous devons répéter que tout en ayant pour Mme de Bracciano le plus tendre attachement, il ne l'aimait plus d'amour ; une affection passionnément partagée le rendait fort heureux depuis quelque temps.

Son dévouement tout fraternel pour Jeanne était donc d'autant plus noble qu'il était complètement désintéressé.

—Glapisson... ferme la porte... dit M. de Surville, .. Puis, s'adressant à Herman :

—Maintenant, Monsieur, écoutez-moi...

CHAPITRE XXII.

LE VOYAGE.

A l'ordre du colonel, Glapisson se plaça près de la porte d'entrée.

Herman debout, les bras croisés, adossé au mur, regardait impudemment Raoul.

Pierre Herbin, assis sur un angle de la table, essayait avec son mouchoir le saze qui couvrait ses mains.

M. de Surville, pâle et visiblement ému, dit à Herman :—Il y a deux jours, un de mes amis, M. Boisseau, est venu vous donner connaissance d'une lettre de moi... depuis il n'a plus reparu chez moi... qu'est-il devenu ? Répondez... mon inquiétude ne me permet pas d'attendre que la justice informe...

—Rassurez-vous, Monsieur,—dit Pierre Herbin,—votre ami ne court aucun danger sérieux... je vous en donne ma parole...

—Votre parole, Monsieur ?—répondit Raoul avec hésitation.

—Aussi vrai que mon sang coule, Monsieur ; vous pouvez me croire.

—Mais enfin, où est-il ?

—Vous savez le sujet de la lettre dont il venait nous donner connaissance... Colonel, vous comprendrez donc combien il était important pour Herman d'empêcher votre émissaire d'agir ; mais nous nous sommes bornés à prendre cette précaution... Vous en aurez la preuve... tout-à-l'heure, peut-être—dit Pierre Herbin.

Herman fit un mouvement. Pierre Herbin le regarda, et lui dit :—Ne m'interromps pas... j'arrangerai tout pour le mieux....

—Ces réponses ne me satisfont qu'à demi,—dit Raoul.—Plus tard, il faudra bien qu'elles soient moins obscures... Mais terminons, car j'ai hâte d'en finir... Jacques Butler, vous avez été condamné à dix ans de prison pour vol !—dit Raoul en montrant quelques papiers à Herman.

—Je ne m'appelle pas Jacques Butler... je me nomme Herman Forster,—dit Herman.

—Je vous dis que vous êtes Jacques Butler... En arrivant à Vienne, j'avais conçu des soupçons contre vous. M. de Bracciano, vous croyant banni, ainsi que vous le lui avez dit, pour un crime politique, m'avait chargé de faire quelques réclamations auprès de la chancellerie de l'empire ; voulant savoir si la confiance que vous m'inspiriez était fondée sur autre chose que sur un éloignement instinctif, je mis la plus grande activité dans mes démarches. Vous vous étiez dit condamné politique, on ne trouva aucun condamné politique du nom d'Herman Forster... Je donnai votre signalement pour aider aux recherches... Sachant l'intérêt que je portais aux renseignements, on alla plus loin ; on descendit dans la catégorie des crimes... Votre signalement se rapporta si exactement à celui de Jacques Butler, condamné pour vol, que je ne doutai plus que vous ne fussiez ce Jacques Butler. Malgré ma répugnance pour les ignobles détails dans lesquels il fallait entrer enfin de pénétrer la vérité, une fois votre véritable nom connu, j'arrivai bientôt jusqu'à votre mère Wilhelmine Butler, retirée dans un des plus obscurs faubourg de Vienne. Je trouvai cette malheureuse femme pleurant sur votre infamie ; son chagrin me toucha tellement, elle me parut si honnête, que je m'ouvris à elle... Je lui dis un partie de ce qui vous concernait, que vous aviez trouvé une place honorable que vous remplissiez sous le nom d'Herman Forster, mais

qu'un grave abus de confiance pouvait vous la faire perdre ; qu'il fallait que vous quittassiez la France à l'heure même, que je me chargerais de tout... et que si elle avait conservé quelque influence sur vous, je l'engageais, dans votre intérêt, à vous enjoindre de suivre mes ordres... Elle me remercia en versant des larmes de reconnaissance, me montra plusieurs lettres de vous. J'en ai une ici. Dans la dernière, sans vous expliquer, vous lui faisiez part de magnifiques espérances qui devaient, disiez-vous, se prochainement réaliser... Je frémis en songeant au malheur irréparable que votre fourberie pouvait causer... J'écrivis à mon ami de venir vous trouver à l'instant... pensant qu'il suffirait de prononcer le nom de votre mère pour vous prouver que tout était découvert, et que vous n'hésiteriez pas à abandonner Paris et la France... Ma lettre partie... mon inquiétude ne fut pas calmée... Je savais tout ce que vous osiez prétendre ; je savais votre audace hypocrite ; ce que je venais d'apprendre sur vous, changeant mes soupçons en certitudes, rendait mes craintes plus imminentes encore... Quoique chargé d'une grave mission... je partis... j'arrive à l'instant... Maintenant écoutez mon dernier mot... J'ai en mon pouvoir de quoi obtenir votre extradition... si vous hésitez à exécuter mes ordres... vous êtes immédiatement arrêté ; si au contraire, ainsi que je l'ai promis à votre malheureuse mère, vous consentez à partir, je me tairai, on pourvoira à tous vos besoins... Et la personne que vous savez, ne sera pas même instruite de votre infamie... Il est quatre heures du matin... il faut qu'à six heures, je sois parfaitement rassuré sur le sort de M. Boisseau, et que vous soyez en route pour l'Espagne sous la conduite de ce brave homme. Il montra Glapisson.—A ces conditions, je vous le répète... je consens à me taire... non pour vous... mais pour le bonheur, mais pour la tranquillité de la personne que je révère la plus au monde ;... elle ne saura pas même mon voyage à Paris... Vous lui écrirez ici devant moi une lettre dans laquelle vous lui annoncerez que des avis d'Allemagne vous faisant craindre d'être inquiété ici par suite du complot auquel vous avez pris part, vous prenez le parti d'abandonner la France. Une fois à Madrid, si vous vous y conduisez honorablement, votre avenir sera assuré... et je saurai prendre des mesures telles que vous ne quitterez pas cette ville... Voici mes dernières intentions... Répondez à l'instant... Je ne puis rester que deux heures à Paris... et je veux vous voir partir devant moi... Si vous refusez... les pièces seront dans une heure adressées à qui de droit. Et vous êtes arrêté !

Une pensée détestable passa par l'esprit d'Herman ; il répondit avec un imperturbable sang-

froid :—Je comprends, Monsieur. l'intérêt que vous portez à la personne dont vous parlez... mais je désirais savoir dans quel but vous voulez l'éclairer sur mon compte.

—Je vous dis que le rôle de délateur n'est pas le mien ; je respecte trop la femme dont je rougirais de prononcer ici le nom pour lui porter un coup si terrible... vous partirez... et elle ignorera toujours quel est l'homme qui, un moment, a surpris sa confiance...

—Vous agissez en ami fidèle, Monsieur, pour ne pas dire en amant évincé... qui veut à tout prix rentrer en grâce et qui pour cela fait le métier d'homme de police.

Raoul devint pourpre de colère, fit un mouvement menaçant... puis reprenant son calme, il dit à Glapisson :—A la première insolence de cet homme, tu le souffletteras... et encore... non, mon brave, laisse-le, je ne veux pas souiller tes mains...

—C'est égal, mon colonel, je ne suis pas dégoûté, j'ai des gants et je fermerai le poing ! Faut-il lui payer quelque chose d'avance ?

—Non, tiens-toi tranquille...

—Si j'avais pu hésiter un moment à suivre ma pensée, cette dernière injure me déciderait—dit Herman avec impudence.—Je ne puis rien opposer à la force brutale... mais vous vous repentirez tout à l'heure de m'avoir poussé à bout. Ah ! vous prenez assez d'intérêt à Mme de Bracciano pour venir de Vienne à franc-étrier, pour venir, malgré le courroux de l'Empereur, déjouer mes projets ; eh bien ! vous n'apprendrez pas, sans un mortel chagrin, j'espère... que cette femme est perdue.

—Que dit-il ? s'écria Raoul.

—Ah ! je suis Jacques Butler le voleur, soit. Eh bien ! demain tout Paris saura que Mme la duchesse de Bracciano a passé la nuit chez Jacques Butler, le voleur.

—Misérable, tu mens !

—Vous verrez si je mens... Pour vous prouver que je dis vrai, je vous déclare que je ne quitterai pas Paris... entendez-vous ?... vous me ferez arrêter... c'est tout ce que je veux... Au moins, elle sera déshonorée, et l'éclat sera tel, que, malgré votre amour, malgré la reconnaissance que lui inspirera peut-être votre conduite, vous n'oserez pas l'épouser, entendez-vous ? Quoiqu'elle soit libre, vous n'oserez pas vous marier à celle qui passera pour avoir été la maîtresse de Jacques Butler, le voleur... Ainsi je serai vengé d'elle et de vous !—s'écria Herman avec un éclat de rire cruel, et en jetant un regard d'intelligence à Pierre Herbin.

—La rage fait délirer ce misérable, dit Raoul stupéfait.

—Eh bien !—reprit celui-ci—vous hésitez main enant, noble colonel. Votre sort et le sien sont entre mes mains...Je me perdrai avec joie... mais elle sera perdue aussi...mais vous ne jouirez pas de votre insolent triomphe... ; oui, vous me regardez d'un air effrayé, incrédule...Je vous répète, moi, qu'elle a passé la nuit chez Butler, le voleur, votre vertueuse duchesse...et demain au grand jour sa honte éclatera.

L'assurance de ce misérable attérait Raoul.

Il connaissait la vertu de Jeanne, mais il connaissait aussi son exaltation romanesque, il frémit en songeant que sa tête avait peut-être pu s'égarer au point de lui faire commettre une faute irréparable.

Ses nobles traits exprimèrent un abattement et douloureux, que Pierre Herbin en fut touché.

—C'est impossible...impossible...s'écria Raoul, en parcourant involontairement la chambre du regard, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autre issu ; remarquant le cabinet de l'alcôve, il s'y précipita, l'ouvrit, et n'y vit rien...

Herman resta impassible.

—C'est une ruse dont je ne suis pas dupe !—dit le colonel,—vous voulez m'effrayer par cet ignoble mensonge et m'empêcher d'agir...

—C'est vrai,—dit Herman, voyant qu'il avait été trop loin, et sur le point de compromettre le succès de sa vengeance...—C'était ma ruse... Mais quoi qu'il en soit, je suis décidé à ne quitter Paris que par force... Faites-moi arrêter, si vous le voulez.

—C'est votre dernier mot.

—C'est mon dernier mot ?

—Monsieur !—s'écria Raoul, en s'adressant à Pierre Herbin,—mais dites-lui donc qu'il se perd...qu'il va peut-être porter une mortelle atteinte à la meilleure, à la plus noble des femmes, lorsqu'elle apprendra quel était l'homme pour qui elle voulait tout sacrifier.

Pierre Herbin fit un mouvement qui témoignait de son impuissance sur la volonté d'Herman.

Raoul était accablé ; il éprouvait une si profonde affection pour Jeanne, il connaissait tellement la noblesse de son cœur qu'il eût donné tout au monde pour lui éviter le coup affreux qu'elle allait ressentir.

L'implacable cruauté d'Herman l'exaspérait ; cet homme se trouvait placé si bas qu'il ne pouvait même lui faire ressentir les effets de son indignation. Pourtant, surmontant sa répugnance à entrer avec lui sans de certains détails confidentiels, il tenta un dernier effort et dit d'une voix émue :

—Vous vous montrez si implacable dans votre

vengeance, parce que vous croyez peut-être que j'aime Mme de Bracciano...Eh bien !...—dit le colonel, qui devint pourpre de honte en songeant qu'il parlait ainsi à un repris de justice.—Eh bien ! je vous...—Puis ne pouvant se résoudre à faire un serment d'honneur à un tel homme, il se retourna vers son ancien brigadier et dit :

—Eh bien ! devant vous, je jure à ce vieux soldat...qu'il n'en est rien, que je n'ai et que je n'aurai jamais pour Mme de Bracciano que les sentiments d'un frère !.....

Cette marque de mépris écrasant, donnée d'une manière si noble, redoubla la rage d'Herman. Il s'écria :—Ah ! vous ne l'aimez plus, tant mieux...Je me vengerai d'elle...et elle n'aura pas même de consolation.

Ne se possédant plus, Raoul fit un mouvement pour se jeter sur Herman...Puis se contenant à peine et voyant par les atroces paroles d'Herman tout espoir perdu, il fit un signe à Glapisson et se précipita vers la porte.

—Au moins le destin qui me poursuit ne me frappera pas seul ! s'écria Herman dans un accès de farouche triomphe !

—Colonel, rassurez-vous ; rien n'est désespéré, dit tout à coup Pierre Herbin—en arrêtant Raoul au moment où celui-ci franchissait le seuil de la porte.

Herman regarda Pierre Herbin avec crainte.

—Colonel !—reprit Herbin avec une sorte de dignité,—c'est à moi de réparer une partie du mal que j'ai fait...Jacques Butler,—dit-il d'une voix éclatante—tu es un infâme...Les larmes de la plus vertueuse, de la plus malheureuse des femmes ! ne t'ont pas touché...Le plus loyal des hommes s'est, par dévouement pour elle, abaissé jusqu'à te prier, jusqu'à donner devant toi sa parole qu'elle était pour lui une sœur...Tu n'as pas eu pitié de la rougeur, de la honte de cet homme...Ta vengeance n'a plus même le hideux prétexte de la jalousie...elle n'a plus de but, tu es cruel pour le plaisir d'être cruel : J'ai été ton complice ; ton malheureux père avait été mon ami...J'ai voulu, par des moyens indignes, élever ta fortune aux dépens de celui dont il avait été la victime... J'ai voulu satisfaire à la fois ma haine et ma cupidité...J'ai eu des torts...de grands torts...Je ferai tout au monde pour les réparer...

Il se dirigea vers l'alcôve.

—Pierre Herbin,—s'écria Herman, en le saisissant au collet pour l'empêcher de faire un pas...

—Colonel, faites tenir ce furieux...

Glapisson, doué d'une force peu commune, étreignit Herman dans ses deux bras-musculeux, et paralysa ses efforts.

Raoul, surpris, regardait Pierre Herbin..entrer dans le cabinet....

Au bout d'un instant...Herbin l'appella...

Il courut...

Que vit-il dans la cachette dont nous avons parlé?...Madame de Bracciano évanouie.

Boisseau et Pierre Herbin tâchèrent de la rappeler à la vie...

CHAPITRE XXIII.

CONCLUSION.

Un quart d'heure après cette scène, Jeanne se dirigeait vers l'hôtel de Bracciano, soutenue par Raoul et par Boisseau, qui, malgré sa faiblesse, avait voulu accompagner M. de Surville.

Il était quatre heures et demie environ.

La pluie tombant à torrent, la nuit était profondément noire.

—Du courage, Jeanne....Dans un quart d'heure vous serez sauvée...On n'a pu s'apercevoir encore de votre absence,—lui dit tendrement Raoul.

Jeanne remercie Raoul par un serrement de main convulsif, et lui dit :

—Je crains que mes forces ne soient épuisées...

—Par grâce... Jeanne, encore un effort....

—Je tâcherai, mais je me sens mourir....

—Et moi aussi, pensa Boisseau, depuis vingt-quatre heures sans manger.... et avoir une telle algarade pour se restaurer...Où diable les aventures viennent elles me chercher ?

Raoul, Jeanne et Boisseau arrivèrent devant l'hôtel de Bracciano.

—Mon ami, dit Raoul à Boisseau—pendant que Jeanne s'appuyait sur un des bancs de pierre qui garnissaient la porte—écoute bien....je vais frapper....le portier viendra sans doute ouvrir avec sa lanterne ; tu l'éteindras. Pendant que je m'emparerai de lui, tu lui mettras la main sur la bouche pour l'empêcher de crier. A la faveur de l'obscurité, ma cousine pourra, sans être aperçue, regagner son appartement par l'escalier dérobé : on expliquera l'attaque du portier comme on voudra.....comprends-tu bien ?

—Je comprends...si j'en ai la force...et je la trouverai...d'un coup de poing j'éteins la lanterne, et après j'étouffe les cris du portier.

—A merveille...vous Jeanne...du sang-froid....Dès que vous verrez la lumière éteinte, précipitez-vous dans la cour et montez chez vous....

—Je tâcherai.... dit Jeanne.

—Cette expédition n'aurait-elle pas mieux convenu à cet enragé Boltot ? dit tout bas Boisseau.

Raoul frappa.

Le coup retentit au cœur des trois acteurs de cette scène.

Raoul frappa une seconde fois. La porte s'enleva.

On vit la figure du portier qui élevait sa lanterne pour voir qui frappait.

Boisseau donna résolument un grand coup de poing sur la vitre, et éteignit la lumière.

Le portier allait crier au secours, lorsqu'il se sentit saisir par deux bras vigoureux, deux mains se croisèrent sur sa bouche et étouffèrent ses cris.

Jeanne, retrouvant cette énergie factice que donne le grand danger, traversa rapidement la cour, gagna l'escalier dérobé et arriva à la porte de son cabinet de toilette qu'elle trouva entr'ouverte, comme elle l'avait laissée.

Au bout de cinq minutes...supposant que Jeanne était enfermée chez elle..Raoul et Boisseau abandonnèrent le portier, fermèrent la porte et se sauvèrent à toutes jambes.

—Raoul..., je te déclare que je vais mourir en arrivant chez toi...—disait Boisseau tout essouffé...

—Mon brave ami, arrivons seulement chez moi, et je répons de toi, disait Raoul.

—Pourvu seulement que nous ne rencontrions pas des patrouilles...disait Anacharsis, en faisant d'énormes enjambées :—finir la nuit au violon, il ne me manquera plus que cela...

Heureusement les deux amis arrivèrent sans encombre, rue de la Victoire.

Raoul comptait en partir sur le champ, croyant son arrivée en France ignorée. La lettre de Mme de Montlaur lui apprenant au contraire, que l'Empereur savait tout, et était très-inquiété contre lui, il résolut d'aller au château tout lui dire.....

Vers les onze heures du matin, la princesse de Montlaur était au chevet du lit de Jeanne.

—Malheureuse enfant ! pourquoi n'avoir pas sonné vos femmes ? Vous sentir souffrante et passer toute une nuit sans secours !...Quelle imprudence ! Pauvre Jeanne, vous avez été si cruellement agitée hier...Comment vous trouvez-vous ?

—Mieux...ma tante, dit Jeanne d'une voix faible...

—Peut-être aussi avez-vous eu peur ; avez-vous entendu cette nuit à quatre heures?...

—Quoi ? ma tante, demanda Mme de Bracciano en frissonnant.

—La plus bizarre aventure du monde. A quatre heures, on a frappé à la porte assez vivement, la nuit étant très obscure...le portier s'est levé, il est venu ouvrir avec sa lanterne, croyant, ainsi que cela arrive souvent, que c'était quelque message du château.....A peine la porte était-elle ouverte....que deux hommes...le saisissent, éteignent sa lumière...lui mettent la main sur la bouche pour étouffer ses cris, et le tiennent ainsi pendant quelque temps.....après quoi ils le laissent et se sauvent. Sans doute les misérables auront eu peur en entendant quelque bruit ; une fois délivré, le vieux Gilbert s'est mis à appeler au secours, comment n'avez-vous pas entendu ? Mais que je suis folle ! votre appartement donne sur le jardin...ces cris n'auront pas pu arriver jusqu'à vous. Mais, mon Dieu.....mon enfant...voici vos faiblesses qui vous reprennent...Jeanne...Jeanne.

En effet, Mme de Bracciano n'avait pu braver son émotion, en se rappelant les dernières circonstances de cette nuit terrible.

Une des femmes de Mme de Bracciano vint apporter une lettre à Mme de Montlaur.

—Dieu soit loué ! dit la princesse à Jeanne, qui semblait plus calme :—Raoul est arrivé, il me dit qu'il se rend au château, à l'instant même, il n'a sans doute maintenant plus rien à craindre et va tout expliquer à l'Empereur.

—Rien à craindre ? demanda Jeanne.

—Je puis vous dire cela maintenant, ma chère enfant, puisque sa lettre me rassure. Chargé d'une mission de la plus haute importance...il avait, je ne sais pourquoi, quitté Vienne précipitamment ; l'Empereur, le sachant, était furieux contre lui, menaçait de le faire mettre à Vincennes ; prévenu de cela par un de mes amis, j'avais aussitôt écrit à Raoul, et envoyé la lettre chez lui, afin qu'à son arrivée à Paris, il fût averti du danger qu'il courait.

—Et cela pour moi...pour moi...Pauvre Raoul ! pensait Jeanne.

—A cette heure, je suis sans crainte, ma chère enfant, puisque Raoul se rend aux Tuilleries, c'est qu'il peut expliquer sa conduite à l'Empereur...D'ailleurs, il me dit dans sa lettre qu'il viendra tantôt lui-même me donner des nouvelles de son entrevue..

Le duc de Bracciano envoya savoir des nouvelles de sa femme.

Jeanne poussa un cri, et tomba dans une nouvelle crise nerveuse,....

Le duc n'avait-il pas fait périr le marquis de Souvry sur l'échafaud?...

Instruite de ce terrible secret pendant la nuit fatale qu'elle avait passée chez Herman, la malheureuse femme ne pouvait le révéler à sa tante, elle ne pouvait non plus laisser soupçonner à son mari qu'elle avait la part qu'il avait prise à cette sanglante exécution.

Mme de Montlaur ignorait même encore le divorce consenti par M. de Bracciano.

Après sa crise, Jeanne pleura abondamment et parut soulagée.

Elle voulut absolument se lever pour recevoir Raoul et savoir les suites de son entrevue avec l'Empereur.

A une heure, il se fit annoncer.

Jeanne lui tendit la main avec effusion : le colonel la baisa respectueusement.

—Eh bien ! lui dit Mme de Montlaur, votre Empereur, qu'a-t-il dit ?

—Il a été, comme toujours pour moi, d'une bonté parfaite, Madame la maréchale...il m'a pardonné mon voyage incognito, et m'a permis de rentrer dans la vie civile.

—Il vous a retiré vos emplois. Votre carrière est brisée ?...s'écria Jeanne.—

—Non, ma cousine,—dit en souriant Raoul.—Mais l'Empereur a trouvé sans doute que les nouveaux mariés faisaient de mauvais soldats, et de non moins mauvais négociateurs.

—Les nouveaux mariés ?—s'écria Mme de Montlaur.—Que voulez-vous dire, Raoul ?

—Un grand secret...que je ne voulais vous confier qu'à mon retour d'Allemagne...Ce que vous appelez ma disgrâce, changeant mes projets, je puis maintenant tout vous dire. Depuis un an, je suis très-amoureux de Mme de Formont.

—De la jeune et jolie veuve de ce nom, dit la princesse.

—D'elle-même, Madame ; nous avons fixé notre union à une époque un peu plus éloignée. Mais les circonstances qui nous avaient fait reculer le terme, n'existant plus, je le hâterai de tout mon pouvoir et nous irons vivre dans mes terres de Lorraine. L'Empereur a choisi pour moi cette province.

—Un exil !... dit Jeanne. Et c'est moi... moi....

—Il va épouser Mme de Formont, répéta la maréchale avec les signes du plus grand étonnement.

Toutes ses idées sur les amours de sa nièce et de Raoul étaient bouleversées.

.....

Herman, voyant ses infernales ruses découvertes, partit pour l'Espagne, sous la conduite de Glapisson...

On n'entendit plus parler de lui.

Pierre Herbin ne poussa pas le désintéressement jusqu'à refuser une pension de 6,000 f, que lui assura le duc de Bracciano, pour ayer son silence et la destruction du dossier de Dijon.

Le divorce de M. et de Mme Bracciano fut prononcé.

M. de Surville se maria.

Quelque temps après ce mariage, Jeanne quitta Paris avec sa tante et se retira en Bretagne, dans un vieux château où elle avait été élevée. Elle y languit long-temps et y mourut à vingt-cinq ans.

Les derniers mois de sa vie furent bien pénibles.

Son amour pour Herman avait été tué par la terrible révélation qu'elle avait due au hasard.

Frappée du dévouement...des nobles qualités dont Raoul avait fait preuve en la sauvant...sa reconnaissance s'était exaltée jusqu'à l'amour le plus passionné...

Raoul était marié. Raoul était le plus heureux des hommes. Il ignora toujours ce sentiment.

Jeanne l'aima en secret, souffrit en silence... et mourut.

EUGENE SUR.

GEORGES.

I.

LE CHATEAU DE ROQUEVILLE.

A l'entrée de cette magnifique vallée de Bray, la gloire de la Basse-Normandie, un quart de lieue plus loin que le pâté de maisons noires, tristes et délabrées qu'on appelle Neufchâtel, il y a, au bord de la route, un bouquet de bois, sous lequel les mendiants, les marchands colporteurs, les artistes et généralement tous ceux qui voyagent pédestrement, s'arrêtent volontiers. Une ombre épaisse couvre le bord gazonné du chemin. Un vent frais murmure dans les branches robustes des chênes contemporains peut-être de Robert-Guiscard, et de ce point élevé on a la vue d'un immense horizon ; tout dans ces campagnes respire la paix et l'abondance ; ce n'est pas la nature chaude et poétique du Midi, les pics bleuâtres, noyés dans des flots de lumière, c'est un tranquille paysage où domine le vert foncé des bois

et des prairies, et que coupent ça et là de sveltes clochers. Une population nombreuse laboure ce sol fertile ; les villages sont comme autant de ruches peuplées de ces paysans normands, riches intéressés, pleins de ruse, dont l'humeur procédive est passée en proverbe, de ces propriétaires avides qui cultivent laborieusement leurs champs et amassent avec une parcimonie sordide, non pas pour établir leurs garçons et doter leurs filles, mais pour soutenir au besoin quelques procédés ruineux à propos d'un mur mitoyen ou d'un terrain en friche. En redescendant la côte, et sur le chemin d'Albeville, une ligne de verdure plus sombre attire les regards ; elle est formée par une immense avenue de chênes blancs et d'ormeaux, au fond de laquelle s'élève une masse blanche, carrée, imposante par son étendue ; c'est le château de l'ancienne famille de Roqueville. Une large grille, une de ces grilles du temps de Louis XV, dont la riche ornementation dissimule l'allure massive, ferme l'avenue dont le couvert impénétrable forme une ligne droite et profonde, au bout de laquelle on aperçoit la grande porte du château. Un sable fin et uni couvre la chaussée et assourdit le bruit des voitures, du galop des chevaux et même des pas des promeneurs. Ce silence, cette demi-obscrité, cette étendue, le sauvage parfum des bois, le calme profond de ces lieux inspirent une rêveuse admiration et s'harmonisent bien avec l'aspect majestueux, grandiose et sévère du château.

Quand on arrive au perron, on voit se déployer comme des ailes immenses deux autres allées qui aboutissent à angle droit à l'avenue ; et dans le vaste carré qu'elles forment, se déroulent ces grasses prairies, plantées de pommiers, dont l'éternelle fraîcheur donne une couleur si riante aux paysages de la Normandie. En face de cet ensemble majestueux, on se rappelle volontiers les souvenirs d'un autre temps, on se figure l'ancienne splendeur des Roqueville ; la chasse revenant par ces magnifiques avenues, les piqueurs en habits rouges, en chapeaux bordés, sonnant de leurs immenses trompes ornées de galons verts, les chiens haletants, rentrant accouplés, et donnant de la voix une dernière fois ; puis le large carrosse, au fond duquel il y avait une figure de grand seigneur, fière, nonchalante, épanouie, et, à côté, une tête de femme, nigarde, fraîche encore sous son fard, et ombragée de légers panaches.. Mais deux révolutions ont passé sur ces souvenirs de cinquante ans ; les arbres étendent toujours leurs branches vigoureuses sur la grande avenue, l'herbe de la pelouse a repoussé chaque année verte et fleurie ; mais les bois se taisent et les échos sont sourds. Depuis long-temps, la fortune des Roqueville ne servait plus, comme autrefois, à des dépenses de

luxe et de fastueuse représentation ; cette fortune, que la première révolution réduisit à rien, avait été relevée par l'héritage d'une branche collatérale, et le vieux marquis de Roqueville vivait doucement depuis longues années, sur son ancien fief, qu'il avait racheté.

Le château, rebâti entièrement sous le règne de Louis XV, ne conservait rien de son architecture gothique ; on avait fait disparaître des restes de fortifications inutiles autour d'un édifice dominé de tous côtés, et destiné à n'être jamais qu'une maison de plaisance. Les anciens fossés, comblés et mis de niveau avec la pelouse, avaient formé le plus magnifique jardin fruitier, et le long de ses riantes espaliers trois générations des Roqueville étaient venues tour-à-tour causer de guerre, de politique, d'amour et de chasse. C'était leur promenade favorite de père en fils : aussi l'appelait-on le préau de M. le marquis.

En l'année 18... vers la fin de septembre, il n'y avait que la famille au château de Roqueville ; les visiteurs qu'y attirait ordinairement l'ouverture de la chasse étaient déjà partis. La saison avait été pluvieuse ; ces premiers jours d'automne, souvent plus beaux que des jours de printemps, se levaient ternes et glacés ; depuis une semaine le ciel semblait distiller une pluie fine et continuelle : le soleil ne se montrait plus sur l'horizon d'un gris pâle, et les feuillages jauniss commençaient à joncher la terre.

Une de ces tristes journées s'achevait comme elle avait commencé ; le vent s'engouffrait bruyamment dans les hautes cheminées et faisait crier les girouettes du château. Pas une étoile au ciel, mais parfois un rayon de lune qui perçait à travers les nuages déchirés et jetait une lueur blafarde plus lugubre que les ténèbres. Bien que l'heure ne fût pas avancée il n'y avait pas plus de bruit et de mouvement dans le château que si minuit eût sonné depuis long-temps. Le vestibule, l'escalier, les vastes antichambres étaient déserts, et il y régnait un si profond silence, qu'on aurait pu croire que ces lieux étaient inhabités. Il n'y avait personne non plus dans le salon qu'une seule lampe qui éclairait à peine. Ce silence, cette demi-obscurité, une ombre passant par intervalles derrière les fenêtres qui donnaient sur le préau de M. le marquis, tout annonçait que les Roqueville passaient en famille cette triste soirée.

En effet, dans la chambre à coucher, vaste, élevée, meublée avec ce bon luxe provincial qui ne sacrifie guère à la mode, trois personnes étaient réunies devant la cheminée, où d'énormes bûches de charme jetaient leur clarté vive et brillante. Deux candelabres, chargés de bougies, projetaient une vive lumière sur ce groupe silen-

cieux. A gauche de la cheminée, le corps ploqué dans l'attitude d'un inquiet repos, un vieillard regardait souvent la pendule en rocaille de la cheminée, puis laissait tomber son front sur sa main ridée. C'était le marquis de Roqueville. Sa belle chevelure argentée, sa taille encore droite et ferme, la vivacité juvénile de ses yeux bleus annonçaient une de ces robustes organisations qui résistent à l'action du temps, et ne prennent à la vieillesse que des cheveux blancs et quelques rides. Il y avait en lui quelque chose de fort et de vénérable qui commandait le respect ; pourtant son entourage avait pour lui encore bien plus d'affection que de crainte ; car dans tous les actes de sa vie, dans tous ses rapports de père de famille et de maître, il avait toujours agi avec une bonté pleine de justice ; sa helle et noble physionomie exprimait bien l'état d'une ame reposée dans de calmes habitudes de bonheur ; on comprenait tout d'abord que cette longue vie avait été douce, honorée, exempte de fautes et de revers.

Ce soir-là, cependant, malgré ses efforts pour dissimuler une triste préoccupation, le marquis de Roqueville n'avait pas sa physionomie ordinaire ; son regard, son sourire même exprimaient une impatiente et sombre inquiétude que ceux qui l'entouraient avaient devinée et n'osaient interroger.

Le jeune homme assis devant lui, presque à ses pieds, avait une de ces nobles figures dont la régularité rappelle les beaux types antiques. Cette beauté trop pure, trop féminine peut-être, était tempérée par un teint sans éclat, brun et mat comme celui d'un contrebandier espagnol. Sa taille svelte avait la grâce souple et vigoureuse que donne une vie active, et tout l'ensemble de sa personne frappait par cet air de distinction qu'on remarquait chez son père, le marquis de Roqueville.

La personne assise à l'autre coin de la cheminée, était une femme d'une figure un peu pâle, pleine de finesse et d'expression, mais dont la beauté avait perdu cette fleur de jeunesse, cette suave fraîcheur qui passe avant trente ans. Ses grands yeux d'un bleu sombre, avaient des regards languissants, pleins de calme et de mélancolie. On devinait tout d'abord que cette femme avait souffert, mais que les orages qui avaient bouleversé son existence, étaient depuis long-temps apaisés. En ce moment, elle travaillait en silence à sa tapisserie, comme si elle eût craint de jeter une parole à travers la préoccupation du marquis de Roqueville, et si parfois elle levait la vue, c'était sur Georges qui, plus calme était occupé d'un magnifique pointer anglais dont une des pattes de devant, blessée, reposait sur ses genoux.

—Tu souffres, mon pauvre Lara! dit-il en passant la main sur la tête intelligente du chien, qui lui répondit par une plainte et une caresse. Thérèse, voulez-vous me donner un morceau de toile? je vais essayer de mettre un appareil sur la blessure de ce pauvre animal.

Elle se leva en silence, et alla chercher elle-même ce qu'il lui demandait.

—Mon père, reprit Georges, je voudrais bien que le temps se mit au beau, et que vous pussiez chasser demain! Vous avez besoin de sortir un peu; ce repos forcé ne vous vaut rien; demain, Lara sera en état de vous suivre; n'est-ce pas, mon bon chien? Tenez, mon père, cette blessure ne sera plus rien demain.

—Oui, mon enfant, répondit machinalement le marquis; dans huit jours il n'y paraîtra plus.

En disant ces mots, il se leva et alla vers la fenêtre qu'il ouvrit; au même instant le vent poussa brusquement les volets, une large ondée tomba sur le tapis; les cadres suspendus autour de la chambre vacillèrent, et les lourds rideaux de soie s'agitèrent avec un sourd frolement.

—Quel temps! murmura le marquis, en refermant la fenêtre, mon Dieu, quel mauvais temps! qui sait s'il viendra!

—Mon père, dit doucement Georges, en ramenant le marquis à sa place, voulez-vous que je demande la table de jeu? nous ferons une partie; cela vous distraira.

—Non, mon ami, répondit-il en retenant la main de son fils, non, pas ce soir.

Puis après un silence, il ajouta: j'attends quel-
qu'un ce soir, M. Thevenet.

—Ce malheureux procès vous préoccupe, mon père, dit Georges en s'asseyant près du marquis et en arrêtant sur lui un regard attristé; mon Dieu! mais nous le gagnerons!

—Peut-être! murmura sourdement le vieillard.

—Mon père, vous n'aviez pas ces soucis, ces craintes, il y a quelques jours.

—Mon enfant, c'est que le moment approche où nous allons être jugés, répondit le marquis d'une voix étouffée, et en mettant ses mains sur son visage; comment veux-tu que je ne tremble pas, Georges, quand je vois livrés au jugement des hommes les intérêts les plus chers que j'aie eus dans ce monde, la fortune, l'avenir de mon fils? Il ne te resterait rien, rien, Georges, si nous perdions!

—Et c'est à moi seul que vous pensez, mon père, s'écria le jeune homme en baisant la main du marquis; mais je suis jeune, je peux travailler; je supporterai aisément ce revers de fortune, je me plierai à d'autres habitudes; mais vous, mon père!... Oh! c'est pour vous, pour vous

seul que les résultats de ce cruel procès me donnent du souci! mais il est impossible que nous le perdions; nous avons pour nous l'équité, notre bon droit.

—Oui, mais la loi! la loi est peut-être contre nous, répondit le marquis, incapable de dissimuler plus long-temps ses anxiétés et sesangoisses; je n'ai pas voulu t'inquiéter d'avance de tout ceci, mon fils; mais j'ai de grands soucis...

—Oh! mon père, et vous me montriez tant d'espoir!

—Oui, j'ai gardé pour moi seul ces affreuses inquiétudes qui m'ont usé en quelques mois plus que soixante-dix ans d'une vie heureuse. Je ne me méfiais pas de ta raison, de tes lumières, mon fils; mais je voulais te donner le plus tard possible ta part dans mes peines. Je les ai cachées même à Thérèse....

—Oh! murmura-t-elle en baissant la tête sur son ouvrage pour cacher ses larmes, il y a long-temps que je les ai devinées!

—Georges, tu sauras ce soir toutes les chances que nous courons dans ce malheureux procès, reprit le marquis; M. Thévenet t'expliquera tout. Pour des gens probes comme nous, il est difficile de comprendre les subtilités, les détours par lesquels la chicane et la mauvaise fois peuvent torturer le sens de la loi, et forcer la justice à commettre une iniquité.

En ce moment, la pendule sonna neuf coups, et l'horloge du château répéta sur un timbre différent cette heure qui clot presque la soirée en province, et ne la commence pas encore à Paris.

—Il est tard, dit Georges, pourtant M. Thévenet peut encore venir.

—Jouons! dit tout-à-coup le marquis, cela me distraira de cette attente.

Comme il disait ces mots une voiture roulait sourdement sur le sable mouillé de la terrasse et s'arrêta au perron.

—C'est lui! s'écria le marquis; qui sait quelles nouvelles il nous apporte! il me semble toujours que quelque nouvel incident va faire changer de face au procès!... Ah! quelle vie que celle d'un malheureux plaideur!

Le notaire entra, salua tout le monde avec une familiarité respectueuse, et dit en s'asseyant près du feu:—Vous pensiez bien, M. le marquis, que je viendrais, quand même il pleuvrait des halles-bardes; je vous l'avais promis.

[A CONTINUER.]

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.